

cailloux, sans abysses... » Notre imaginaire dépend de la survie des autres vivants, particulièrement des animaux, c'est pourquoi une arche est nécessaire pour protéger ces vies aussi intenses que fragiles.

L'arche, motif central de *l'Essai de zoopoétique*, renvoie à celle de Noé où étaient sauvegardées les bêtes qui sortiraient dans un monde nouveau, délivré du mal, alors que dans « l'arche en péril » contemporaine « se rassemblent, noués par une même menace, les vivants, le langage créatif et la planète ». *Une bête entre les lignes* emmène le lecteur à bord de son arche dans un voyage initiatique à la rencontre de créatures familières ou étranges, à travers des récits d'expériences concrètes ou imaginaires.

Comme l'initié des cultures chamaniques, le lecteur se dépouille des lourdeurs de son ego. De cette arche littéraire, « on sort différent pour y vivre différemment ». On découvre « d'autres types de connexions avec cet immense organisme qu'est la planète » en un temps où de nombreuses espèces animales et végétales disparaissent — et des langues. Ainsi avance-t-on vers une perception nouvelle des vivants et une « éthique de la relation » plus responsable à leur égard : « La zoopoétique rappelle que cultiver la vie, c'est la soigner, selon la belle étymologie latine du mot culture, dans le respect de ses puissances — y compris et avant tout celles qui nous dépassent. » C'est une forme de résistance contre les destructions de la société thermo-industrielle. Respecter le vivant en nous, c'est cultiver nos relations avec les autres vivants, nos langues et notre propre créativité : « Pour ne pas nous trouver fort dépourvus à cette heure où souffle la bise, laissons les bêtes courir sur les lignes de nos vies, et inventons avec elles la suite des fables. »

Colette CAMELIN

**Pierre SCHOENTJES : *Écrire la nature, imaginer l'écologie. Pour Pierre Gascar* (Librairie Droz, Genève, 20 €).**

« Tout au long de l'histoire et, plus encore peut-être, de nos jours, ceux qui croient à l'avenir de l'homme ont, en secret, un arbre dans le cœur », car « il y a tant de raison, d'intelligence, de bonté même, dans la forme et l'économie interne de la première plante venue » écrivait Pierre Gascar (*Les Sources*, 1975). En 1972, dans *Le Présage*, consacré aux lichens, il avait constaté que « la détérioration biologique de la planète » remet en question les rapports de l'homme avec le monde.

Pierre Schoentjes montre que, par son travail d'écriture, Pierre Gascar (1916-1997) parvient à rendre présents les liens qui unissent les hommes aux autres vivants et à la matière. Quelles ouvertures ces œuvres peuvent-elles apporter à des lecteurs de romans écologiques contemporains, familiers de scientifiques qui ont étudié par exemple « l'intelligence » des plantes ? Se tourner vers les premières années de l'écologie (la Conférence de Stockholm *Nous n'avons qu'une terre* s'est tenue en 1972) peut nous aider à préciser des enjeux actuels. Certes de nombreux « présages » funestes se sont hélas avérés fondés, mais la venue à l'écologie de Pierre Gascar, à une époque dominée par le structuralisme, le marxisme et la psychanalyse, apporte une approche authentique des vivants dans leur complexité. Pierre Schoentjes dessine avec rigueur et clarté le parcours de cet écrivain : redécouvrir l'œuvre de Gascar « aujourd'hui que la page du formalisme a été tournée et que les enjeux environnementaux occupent une place centrale dans le débat public, c'est prendre la mesure du fait que le sort des hommes est inséparable de celui de l'ensemble des vivants ».

Dans une première période, marqué par les expériences de la guerre et de la captivité en Allemagne puis en Ukraine, Gascar a publié des romans d'une écriture souvent baroque

qu'il caractérise lui-même de « réalisme onirique » (*Les Bêtes* et *Le Temps des morts*, Prix Goncourt 1953). Ces œuvres ont été bien accueillies par les critiques. Schoentjes cite notamment Henriot, Duvignaud, Pierre-Henri Simon, Robbe-Grillet. Ce dernier a publié des recensions élogieuses de plusieurs textes de Gascar, qui partage avec les auteurs du Nouveau Roman la critique du roman traditionnel et du « ron-ron » (*sic*) humaniste — incapable d'empêcher les désastres des guerres —, mais il ne souscrit pas à l'esthétique formaliste. Il tient à prendre acte d'une réalité qui a changé : « La mort des lichens, par ce qu'elle annonçait, rendait mon rêve humanitariste plus dérisoire encore que ne l'avaient fait jusqu'alors le renforcement des dictatures et la faillite des révolutions » écrit-il (*Le Présage*).

Il oppose à l'humanisme, qui réduit la vie « à un arbitraire face à face : d'une part la réalité, d'autre part, l'homme », ce qu'il appelle « l'unanimisme », c'est-à-dire le fait que nous sommes « intégrés » dans l'unité générale : nous sommes « dans » l'objet », non face à lui. Gascar critique ici ce que Philippe Descola appellera le « naturalisme », c'est-à-dire une dichotomie entre la nature et les humains. En somme *La fin de l'exception humaine* (Jean-Marie Schaeffer). Il s'agit pour Gascar de « rétablir l'accord originel entre l'humanité et la nature » (*Les Sources*). Il cherche à retrouver la communion avec les vivants qu'il avait éprouvée avec joie dans son enfance à la campagne — ce qui a touché le grand écrivain japonais Kenzaburo Oé.

Plutôt que des fictions, il écrit dorénavant des récits nourris d'observations et d'expériences personnelles : « Observer, témoigner, décrire » dit-il. Le narrateur est présent par ses sensations, ses souvenirs, ses émotions, ses connaissances développées au contact des plantes. Sa « généreuse présence au monde » (Caillois), la qualité de son attention et la précision de ses descriptions nous invitent à réinventer des liens avec les vivants. Gascar s'arrête pour observer « l'étrange enroulement » de la coquille d'une ammonite dont les spires relâchées lui font signe à travers cent millions d'années — comme un commencement de décadence à rapprocher de celle de l'humanité... D'abord décrire, « mesurer le poids des faits » : « En nommant le monde, on ne court guère le risque de mal écrire » affirme-t-il dans *Europe (Le roman par les romanciers, n° 474, 1968)*. Nous référer aux descriptions des lichens, des grottes, du circaète Jean-le-Blanc, au récit du captage de sources, aux plantations du *Jardin du curé* nous permet de comprendre les problèmes tout en éveillant notre sensibilité. « D'abord décrire. Comment pourrions-nous agir politiquement sans avoir inventorié, arpenté, mesuré, centimètre par centimètre, tête de pipe après tête de pipe, de quoi se compose le Terrestre pour nous ? » (Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, 2017). Gascar, note Hubert Nyssen, tient à ce que « l'écriture, en soi, devienne un instrument de connaissance, un instrument de prospection ». Il veut « dénoncer, pour commencer, les grandes nuisances de la civilisation moderne » et défendre « des biens naturels altérés, menacés dans leur existence même ».

Gascar, rappelle Schoentjes, pense l'écologie non seulement comme une éthique mais comme une politique. Confronté très jeune à l'injustice sociale, il revendique l'expérience de la pauvreté de son enfance dans un « logement » ouvrier à Paris puis chez ses oncles agriculteurs, celle de sa grand-mère, de ses ancêtres paysans, journaliers, domestiques, et celle du « monde moderne » (1, 2 million de Français sont en état de très grande pauvreté en 2021). Expérience sociale, expérience de jardinier, de botaniste, expérience d'écrivain attentif aux traces et aux symboles : « esprit libre » de toute autorité, de tout dogmatisme, souvent ironique, affranchi de toute « mode » intellectuelle, Gaspar nous préserve d'une écologie parfois dogmatique et invite à une écologie inventive, ouverte aux rencontres et aux surprises.

Sans doute a-t-il eu raison trop tôt, sans doute aussi les écologistes de son temps étaient-ils plus proches d'auteurs militants, mais sa présence nous éclaire et nous stimule aujourd'hui. Le livre de Pierre Schoentjes nous engage à lire et relire *Le Présage*, *L'Arche*, *Les Sources*,

*Pour le dire avec des fleurs, La Friche* — généreuse défense des vivants au plus près des sensations, au plus juste des descriptions et au plus lucide des engagements.

Colette CAMELIN

**Frédéric METZ : Quelques considérations sur l'enseignement des sciences naturelles, dans les écoles, au début du XXI<sup>e</sup> siècle ou Le Plongeur de Pélasge** (Pontcerq, 10 €).

On ne peut que souscrire à la thèse de cet essai qui dit avec force et talent la confiscation de l'expérience, de la perception — et donc la transformation de notre rapport à la nature — par la science. Cette critique précise et puissante débouche sur un compromis présenté (trop) rapidement en deux phrases : « il faut deux cours différents, deux leçons différentes ; il faut un cours de biologie [...] ; et il faut un cours de "sciences naturelles" » ; le cours de biologie doit renoncer à l'hégémonie qu'il exerce dans l'enseignement et accepter d'y cohabiter avec un cours de « sciences naturelles » réactivant l'esprit du naturalisme. Que ce compromis soit « très conséquent », c'est sûr ; il ne semblera « scandaleux », en revanche, qu'aux esprits étroitement scientifiques qui ont privilégié la théorie sur l'expérience et rendu ainsi l'enseignement boiteux.

En soi, à court ou moyen terme, cette réforme n'est pas une mauvaise idée. Bien au contraire (l'auteur de cette note de lecture ne s'est pas encore remis d'avoir vu surgir les expériences sur les grenouilles de Spallanzani au milieu des cours de SVT de sa collègienne de fille début 2021...). Prolonger dans l'enseignement cette critique des sciences du vivant (biologie et éthologie), qui consonne avec la sensibilité de *Manières d'être vivant* ou *Raviver les braises du vivant* de Baptiste Morizot (Actes Sud, Arles, 2020), ne peut être que bénéfique. Depuis une bonne vingtaine d'années, l'intérêt théorique pour l'animal croît : des auteurs comme Elisabeth de Fontenay, Rosalind Hursthouse, Dominique Lestel, Philippe Descola, Jacques Derrida, Étienne Bimbenet et d'autres ont fait bouger des lignes. Que l'institution scolaire — quoi que l'on pense d'elle — relaie tout ce travail théorique, ce serait bien pour le vivant, pour les enfants, pour l'avenir. Cela contribuerait à changer et le rapport des générations futures à la nature et leur rapport à la science.

Après, on peut aussi se dire que le « plongeur de Pélasge » aurait pu remonter non pas avec un projet de réforme de l'enseignement des sciences mais avec le projet d'une critique radicale de la science.

On a commencé à critiquer la technique dès que l'on a compris qu'elle s'était développée de telle sorte qu'elle pouvait désormais constituer un danger. Pas la science. Il est rare que cette dernière soit ouvertement remise en question sauf par quelques *desperados* (Rousseau, Adorno...), des conservateurs (Heidegger, Jünger — les *Chasses subtiles* de ce dernier sont très sollicitées dans le présent essai) et, indirectement, par des phénoménologues (Husserl, Heidegger et Merleau-Ponty). Tous ont de bonnes raisons de s'en prendre à la science qui n'ont absolument rien à voir avec l'irrationalisme ou l'obscurantisme. L'essai de Frédéric Metz, lui, ne s'engage pas dans la voie d'une critique de la science et pose même comme un principe que « ce qu'elle découvre est toujours, sans réserve d'aucune sorte, admirable » (p. 57). Si bien partie pour montrer que la confiscation de l'expérience débouche sur un appauvrissement, sa critique aurait aussi pu servir de prolégomènes à une critique de ce tabou qu'est devenue la science aujourd'hui. Tout comme on a critiqué le mythe, on peut critiquer la science qui n'est pas un « mode d'objectivation » plus neutre et charrie, elle aussi, avec ces « formes symboliques » que sont ses concepts et ses lois, toutes sortes de valeurs discutables. On voit